

CHRONIQUE

Pâques, la grande fête du printemps est, dans beaucoup de pays, attendu avec impatience par les enfants riches ou pauvres. Ce jour-là on offre à ces chérubins de tout âge, des œufs plus ou moins ornés et plus ou moins fantaisistes. Pour les uns ce sont simplement des produits naturels, teints ou colorés, qu'on leur donne dès le matin, ou qu'on cache dans les jardins afin d'ajouter au cadeau le bonheur de la trouvaille et de la surprise. Pour les autres, les fortunés, blasés quoiqu'enfants, on imagine des objets en sucre, en chocolat ou en toute autre chose malsaine, que l'on rend encore plus dangereux à l'aide de couleurs et de gravures, et dans lesquels, souvent, on met des objets de grande valeur, bijoux ou jouets. Cette coutume des œufs de Pâques existe, surtout en France et dans toute l'Europe occidentale.

En Pologne, on célèbre la fête de Pâques par un repas magnifique que l'on appelle *le Béni*. La table est ouverte à tous les amis, et chaque nouvel arrivant est tenu de partager l'œuf avec le maître de la maison.

Mais de tous les usages que ramène la fête de Pâques, le plus touchant et le plus gracieux est certainement l'usage russe.

Dès le matin, dans les rues, on ne voit que marchands d'oiseaux installés devant les portes des maisons ; près d'eux, dans des cages en bois, tout un petit monde ailé, poussant des cris d'impatience, froissant ses plumes, fatiguant du bec les barreaux trop étroits.

Les passants s'arrêtent et font cercle autour du marchand.

— Combien vos oiseaux ?

— Dix copecks, la pièce.

— J'en prends un.

Le marchand se baisse, sa grosse main s'enfoncée dans la cage et s'abat au hasard sur l'un des captifs.

L'acquéreur le reçoit, le caresse, puis écartant doucement ses doigts, dans lesquels tremble le petit prisonnier, il lui dit :

Sois libre !

Et il le laisse gaiement prendre sa volée. C'est une chose attendrissante que de voir l'oiseau s'élaner ainsi en plein ciel. Aussi chacun des assistants n'hésite pas à imiter l'exemple qui vient d'être donné : en quelques minutes la cage est vide.

Est-il rien de plus charmant que cette vieille coutume qui a le caractère d'un symbole ? Soit que l'on voie avec les Hébreux, dans la grande fête, l'anniversaire de la délivrance d'un peuple, soit qu'avec les chrétiens on y ajoute l'idée d'une grande rédemption morale, Pâques reste synonyme de rachat et de libération. L'oiseau rendu à la liberté est bien la plus gracieuse façon de rappeler la libération de l'homme.

Il existe chez certains peuples une légende charmante sur le Samedi-Saint, légende dans laquelle les oiseaux jouent un rôle principal et de laquelle est peut-être sortie cette coutume russe dont je viens de parler.

On raconte le soir à la veillée, pendant les jours de la Semaine sainte, que le samedi au matin, alors que le Christ avait été descendu de la Croix et mis au tombeau, qu'une nuée d'oiseaux s'abattit sur le Golgotha. Effarés, effrayés par les convulsions de la nature, funérailles grandioses du Dieu immolé par ceux qu'il rachetait, les oiseaux avaient, la veille, fui cette montagne maudite. Au jour, ils revinrent : trois croix se dressaient lugubrement sur un sol piétiné par la foule, çà et là, au pied de la

croix du milieu, quelques gouttes de sang ; les oiseaux allaient de droite et de gauche, secouant leurs ailes, pépant, caquetant, voletant, inconscients du crime épouvantable qui venait d'être commis. La terre frappée par ces nombreux petits becs jaillissait de tous côtés, entraînant avec elle des gouttes de rosée, teintes du sang versé par le Sauveur.

On raconte que les oiseaux, effrayés de cette rosée sanglante, firent tous les efforts pour en faire disparaître les traces ; ils arrachèrent leurs plumes, ils se baignèrent dans le Jourdain ; ils traversèrent le désert espérant que les sables ardents des plaines arides feraient fondre ces rubis, témoins irrécusables du plus grand des forfaits !

Rien n'y fit. Dieu avait marqué du sang de son Fils ces messagers ailés, afin qu'ils allasent porter aux quatre coins du globe la nouvelle de son sacrifice et annoncer au monde sa délivrance. Dans sa bonté infinie, Il voulut que ces messagers fussent pour les hommes des héraults de bonheur et de joie, et il leur donna pour mission d'annoncer le retour du printemps, du soleil et de la vie.

Aux premiers jours de beau temps, lorsque le rouge-gorge fait entendre son cri joyeux, alors qu'autour de nous tout est en fête, alors que la nature se réveille de son long sommeil d'hiver, souvenons-nous de la légende des oiseaux du Samedi-Saint et du sang versé sur le Golgotha !

Puisque je parle de la Terre-Sainte, je ne sortirai pas de mon sujet en signalant à mes lecteurs une lettre provenant d'un pèlerin, et publiée il y a quelques jours dans un journal canadien.

On s'occupe beaucoup de la France dans cette feuille matinale et on s'en occupe en mettant en pratique le proverbe aussi faux que bien connu : qui aime bien, châtie bien. Les proverbes, sagesse des nations, ont certainement du bon, mais je leur préfère certain commandement qui dit : Tes père et mère honoreras afin de vivre longuement. Chacun est libre de suivre l'enseignement qui lui plaît ; c'est une affaire de sentiment.

Je reviens à ma lettre ; on y arrange nos bons ennemis les Français de main de maître ; jugez-en par l'extrait suivant :

« Le Français est bien toujours ce peuple altier, suffisant, qui croit n'avoir rien à apprendre des autres, et s'imagine follement que tout le monde doit aller emprunter chez lui. Cette idée le domine tellement que le Français voyage peu ou point. Et qu'irait-il faire ailleurs, si tout ce qu'il a chez lui est supérieur ? Cependant, sur une foule de points, il pourrait trouver à s'instruire en voyageant. Ne serait-ce qu'en géographie, cela lui vaudrait encore beaucoup. Il se convaincrerait aussi qu'il ne serait pas partout bien venu à faire la leçon à tout le monde, comme il se permet de le faire chez lui. »

Et pourquoi cette sortie contre un peuple qui ne nous a rien fait ? Pourquoi ? Je vous le donne en mille ; parce que l'écrivain a demandé à une épicière une chandelle et qu'on lui a donné une chandelle de suif au lieu d'une bougie.

Ce crime est impardonnable ; à mort les Français qui osent prétendre qu'une bougie n'est pas une chandelle. Pourtant je connais un pays, pays qui m'a vu naître, où la chandelle est de suif tout comme en France ; mais c'est un pays instruit, où l'on connaît tout, même la géographie et l'histoire naturelle, et où l'on désigne la bougie par son vrai nom : *la chandelle de baleine*. Chandelle de baleine ! je promets un

vrai succès à l'éruudit qui en fera la demande dans quelque épicerie parisienne.

Franchement, je crois que c'est aller un peu loin en fait de purisme, de trouver que les Français de la France ne parlent pas le français. Quand nous leur refusons tous les droits civils et politiques, ce n'est que juste et inoffensif, du reste ; mais quand nous prétendons leur apprendre à parler leur langue, je crois que nous dépassons quelque peu les bornes du bon sens et du Labrador. Restons chez nous ; allons à l'école, nous en avons tous besoin, mais n'ayons pas la prétention d'y envoyer les autres.

Les langues suivent le mouvement du progrès, elles changent avec les générations, et si nous parlons encore le français de Louis XIV, ce dont nous avons le droit d'être justement fiers, il ne s'en suit pas que nous ayons le droit de critiquer le français de l'an de grâce 1881.

Il y a dans cette appréciation de la France trop de fiel pour qu'elle soit juste ; jusqu'au mot *parfaitement*, formule polie d'acquiescement, qui est pris à partie, ridiculisé et blâmé. C'est encore juste ! Pour des oreilles habituées au *comme de raison* et au *ça pas de soin*, le mot *parfaitement* doit être bien agaçant.

¶

Quand donc la laisserons-nous en paix cette brave France qui n'a souci de nos critiques et qui ne se fâche et ne se fâchera jamais des gros mots que nous pouvons lui adresser !

Nous offrons au point de vue de cette question française un étrange spectacle. Nos journaux, en temps ordinaire, sont pleins de choses malveillantes à l'adresse des Gaulois modernes et nos voyageurs nous peignent sous les couleurs les plus sombres, les plus écœurantes, les maures et les coutumes de la Babylone moderne. Mais lorsque, par hasard, un des habitants de cette terre maudite vient chez nous, en mission quelconque, on le loue, on l'encense, on lui offre des banquets, on prononce des discours patriotiques, on s'embrasse comme des frères : c'est le brave général X, le vaillant marin Z, l'économiste distingué A, etc., etc. Ce brave, ce vaillant et ce distingué n'ont pas plutôt tourné le dos, qu'on recommence son petit train injurieux de tous les jours. Je ne puis jamais me rappeler sans rire tout le bruit fait à propos d'une fameuse délégation française. Voyages de plaisir, soirées, réceptions, illuminations, fêtes de toute nature furent données en honneur des membres de cette mission française, composée d'un belge et de deux flamands ; un an après nos trois héros étaient traités, dans un journal bien pensant, de juifs hollandais ! Et moi qui avais cru aux discours des orateurs après boire ! J'avais pleuré des larmes tricolores dans ma coupe à champagne ! ô déception !

Laissons-la tranquille cette France ; le peuple canadien, celui qui s'occupe de ce qui se passe chez lui et non de ce qui se passe chez les autres, l'aime et l'aimera toujours, en dépit de ceux qui veulent l'égarer et le détacher de la mère-patrie.

Laissons-la avec ses défauts, avec son ignorance ; elle n'a que faire de nos critiques. N'allions pas surtout lui jeter à la face des injures prussiennes sous prétexte que nous sommes de ses enfants ! Elle ne sait pas la géographie ! c'est le cri railleur que lui lançaient en 1871 la Prusse et ses alliés. Certes, elle l'ignorait ; mais elle a payé assez cher cette ignorance pour qu'on la lui pardonne ; quant à ceux qui, aujourd'hui, compteraient sur cette ignorance pour recommencer "70," ils pourraient peut-être se tromper.